

A close-up, artistic photograph of the scroll and neck of a violin. The wood is dark and polished, with a prominent grain. The scroll is in sharp focus, showing its characteristic spiral shape. The background is blurred, suggesting a wooden surface.

Le livre de Dina

Herbjørg Wassmo



Extrait de la publication

Le livre de Dina

Herbjørg Wassmo

Traduit du norvégien par Luce Hinsch

Enfant délaissée et mal-aimée, Dina grandit sur le domaine de Reinsnes, comptoir norvégien qui vit du commerce maritime. Elle devient une jeune femme révoltée et passionnée, nourrie de fantasmes frisant parfois la folie. Mariée toute jeune à Jacob, un ami de son père, elle mène sa vie en toute indépendance et consume son entourage, du personnel de maison aux valets de ferme, des membres de la famille aux voyageurs de passage. Une immense fresque du nord de la Norvège au XIX^e siècle qui fait la part belle au personnage échevelé de Dina, inséparable de son cheval noir Lucifer, sur fond de paysages grandioses.

Herbjørg Wassmo est née en 1942, dans le nord de la Norvège. Ses romans et nouvelles sont empreints de l'atmosphère de ces régions septentrionales.

Elle est notamment l'auteur de sagas flamboyantes telles que *Le livre de Dina*, la *Trilogie de Tora* ou encore *Cent ans*, et son œuvre a été récompensée par de nombreux prix.

(Le cycle de Dina se constitue de : *Le livre de Dina*, *Fils de la Providence* et *L'héritage de Karna*.)

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

Le livre de Dina

du même auteur
chez le même éditeur

Fils de la Providence, 2 tomes (1997), nouvelle édition en un volume (2011)

L'héritage de Karma, 3 tomes (2000), nouvelle édition en un volume (2011)

Voyages (1995)

Un long chemin (1998)

La septième rencontre (2001)

La fugitive (2004)

Un verre de lait, s'il vous plaît (2007)

Cent ans (2011)

chez d'autres éditeurs

La trilogie de Tora (Actes Sud, 1987, 1996 et 1997)

tome 1 – La véranda aveugle

tome 2 – La chambre silencieuse

tome 3 – Ciel cruel

Thésaurus tomes 1 et 2 (Actes Sud, 2007)

La plupart des ouvrages de Herbjørg Wassmo sont aussi disponibles en poche,
en 10/18 ou en Babel.

Ouvrage réalisé en partenariat avec
le Centre national du Livre, Paris.

Ouvrage traduit avec le concours du Centre National du Livre,
Paris, et du Norwegian Literature Abroad (NORLA), Oslo.

Herbjørg Wassmo

Le livre de Dina

traduit du norvégien par Luce Hirsch

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Titre original :
Dinas Bok

Illustration de couverture :
© plainpicture/Johner/Per Eriksson

© 1989 by Gyldendal Norsk Forlag A/S
© Gaïa Éditions pour la traduction française, 1994

ISBN 13 : 978-2-84720-314-1

À Bjørn

Prologue

Beaucoup de gens proclament leur bonté ; mais un homme fidèle, qui le trouvera ?

Le juste marche dans son intégrité ; heureux ses enfants après lui !

Qui dira : j'ai purifié mon cœur, de mon péché je suis net ?

(Proverbes de Salomon, 20, 6, 7 et 9)

Je suis Dina, qui regarde le traîneau et sa charge dévaler la pente.

D'abord, il me semble que c'est moi qui y suis attachée. Parce que la douleur que je ressens est plus forte que tout ce que j'ai ressenti jusqu'à présent.

À travers une réalité limpide comme le verre, mais hors du temps et de l'espace, je reste en contact avec le visage sur le traîneau. Quelques secondes plus tard, il s'écrasera sur une pierre verglacée.

L'animal a vraiment réussi à se libérer du traîneau, évitant ainsi d'être entraîné dans la chute ! Et si facilement !

Ce doit être tard en automne. Tard pour quoi ?

Il me manque un cheval.

Une femme se tenait au sommet d'une pente dans une froide clarté matinale. Il n'y avait pas de soleil. Les montagnes sombres montaient la garde autour d'elle. La pente était si raide qu'elle n'en voyait pas le bout.

De l'autre côté d'un large bras de mer, des montagnes encore plus escarpées se dressaient, comme des témoins muets.

Elle suivait chaque mouvement du traîneau. Jusqu'à ce qu'un gros tronc de bouleau l'arrête au bord du précipice.

Il bascula vers l'abîme. En dessous, il y avait le gouffre. Tout en bas grondait une chute d'eau.

La femme considéra les traces laissées par le traîneau dans sa course. Des graviers, des tas de neige, des touffes de bruyère, des branches cassées. Comme si un énorme rabot avait dévalé la pente et tout arraché sur son passage.

Elle était habillée d'un pantalon de cuir et d'une longue veste cintrée. Si ce n'avait été ses cheveux, on aurait pu, de loin, la prendre pour un homme. Elle était très grande pour une femme.

La manche droite de sa veste était déchirée. Il y avait du sang dans la déchirure. Provenant d'une blessure.

Sa main gauche était encore serrée sur un couteau à lame courte, de cette sorte que les femmes lapones portent à la ceinture.

La femme tourna son visage vers un bruit. Le hennissement d'un cheval. Cela sembla la réveiller. Le couteau disparut dans la poche.

Après une légère hésitation, elle enjamba résolument la bordure en pierres de la route. Vers le traîneau. Il vacillait moins maintenant. Comme s'il avait résolu d'épargner l'individu au visage écrasé.

Elle descendit rapidement la pente. Au passage, elle entraînait des pierres avec elle. Elles formaient de véritables avalanches en miniature et dépassaient le traîneau pour aller se perdre dans le gouffre. Elle les suivait du regard, dans le vide. Comme si elle continuait à les voir après qu'elles avaient disparu dans le précipice. Comme si elle les voyait atteindre le fond sous l'eau grondante de la chute.

Une seconde elle s'arrêta, quand une nouvelle avalanche dépassa le traîneau portant le corps inanimé. Mais seulement une seconde. Puis elle continua jusqu'à ce qu'elle pût attraper un coin de la peau de mouton qui recouvrait l'homme, pour en rabattre un côté.

Ce qui avait dû être un beau visage d'homme apparut.

Un œil était enfoncé. Du sang frais s'écoulait à flots épais et réguliers de blessures à la tête. En quelques secondes, la tête de l'homme devint toute rouge. La fourrure blanche de la peau de mouton s'imprégnait de sang.

Elle avança une main longue et mince aux ongles roses bien dessinés. Souleva les paupières de l'homme. L'une après l'autre. Posa la main sur sa poitrine. Son cœur battait-il encore ? Hésita, sans trop savoir à quoi s'en tenir.

Le visage de la femme semblait un paysage couvert de neige. Aucune émotion. Seuls ses yeux remuaient par saccades sous les paupières mi-closes. Elle avait du sang sur les mains, elle les essuya sur la poitrine de l'homme. Recouvrit alors le visage avec la peau de mouton.

Elle rampa jusqu'à l'avant du traîneau, jusqu'aux points d'attache des limons. Là, elle enleva prestement le reste des cordes. Elle les ramassa avec soin et les mit dans la poche de sa veste, avec le couteau. Sortit deux lanières de cuir usées qu'elle mit à la place.

Une fois, elle se redressa. Écouta. Le cheval hennissait sur la route. Elle hésita, semblant se demander si le travail était bien terminé. Puis elle rebroussa chemin le long du traîneau. L'homme écrasé était toujours entre elle et l'abîme.

Le gros bouleau craquait sous le gel et sous la pression de son poids. Elle prit pied entre les pierres verglacées et appuya de tout son poids sur le traîneau. Calculant avec justesse, comme si ce mouvement lui était habituel.

Au moment même où le traîneau partait dans le vide, la peau de mouton glissa, laissant à nu le visage de l'homme. Il ouvrit alors l'œil qui n'était pas crevé et le fixa droit sur la femme. Muet. Un regard incrédule et désespéré.

Elle sursauta. Une ombre de tendresse maladroite passa sur son visage.

Puis tout ne fut plus que mouvements battant l'air. Allant très vite. Les sons se répercutèrent dans les montagnes longtemps après que tout fut fini.

Le visage de la femme était vide. Le paysage avait repris sa forme. Tout était pour le mieux.

Je suis Dina, entraînée à la suite de l'homme dans le tourbillon du torrent écumant. Puis il passe de l'autre côté. Je n'arrive pas à saisir le dernier instant, ce qui m'aurait fait découvrir ce que tout le monde redoute. Le moment où le temps s'arrête.

Qui suis-je ? Quand, où et à quel endroit ? Suis-je à jamais damnée ?

Elle se redressa et grimpa résolument la pente. Il était plus dur de la monter que de la descendre, semblait-il. Deux cents mètres de montée sur le verglas.

Atteignant l'endroit où l'on pouvait voir le torrent grossi par l'automne, elle se retourna et le regarda. Il faisait un méandre avant de se jeter en chute. Des flots écumants. Rien de plus.

Elle continua à grimper. Rapidement. La respiration haletante. Elle avait visiblement mal à son bras blessé. Une ou deux fois elle faillit perdre l'équilibre et suivre le même chemin que le traîneau.

Ses mains s'agrippaient aux bruyères, aux buissons, aux pierres. Elle faisait attention de toujours s'assurer un appui avec une main avant d'avancer l'autre. Avec une agilité très sûre.

Elle leva la tête en s'agrippant à une borne bordant la route. Rencontra les gros yeux brillants du cheval. Il ne hennissait plus. Il la regardait seulement.

Ils restèrent ainsi face à face, haletants. Tout à coup le cheval montra les dents et se mit à arracher impatiemment quelques touffes d'herbe. Elle fit une grimace en se hissant des deux bras sur la route.

L'animal pencha vers elle son énorme tête. Les limons écartelés pendant de chaque côté. Tel un ornement superflu.

Elle s'agrippa enfin à la crinière du cheval. Durement, presque brutalement, elle se hissa vers la tête récalcitrante.

Cette femme avait dix-huit ans. Son regard était de pierre. Le crissement des limons sur le sol était hors de l'image. Le cheval piétinait les brins d'herbe gelée.

Elle enleva sa veste et releva les manches de son chandail et de sa blouse. La blessure ressemblait à un coup de couteau. L'avait-elle reçue en luttant avec l'homme sur le traîneau ?

Puis elle se pencha brusquement pour fouiller de ses mains nues le sol du chemin. En retira du sable et de la glace, des herbes et des saletés. Énergiquement frotta le tout sur la plaie. Son visage ne fut plus qu'une grimace de douleur. La bouche s'ouvrit pour laisser passer un râle guttural.

Elle recommença l'opération. Et le râle reprit à intervalles réguliers. Comme un rite. La main fouillait. Ramassait gravier et sable. Frottait le tout dans la plaie. Et recommençait. Enfin elle arracha le chandail et la blouse pour les traîner sur la route. Elle déchira les manches. Elle frottait et frottait.

Ses mains étaient ensanglantées. Elle ne les essuya pas. Restait debout, dressée, en fine chemise de dentelle, sur le ciel d'automne. Elle ne semblait pas ressentir le froid.

Calmement, elle se rhabilla. Regarda la blessure à travers les vêtements troués. Arrangea les lambeaux d'étoffe des manches. Fit une grimace de douleur en étendant le bras et essaya de voir si elle pouvait s'en servir.

Son chapeau était resté dans le fossé. Brun, à bords étroits, orné d'une plume verte. Elle lui jeta un regard rapide avant de remonter vers le nord par le chemin cahoteux. Dans une lumière basse et argentée.

Le cheval suivait, traînant les limons. Il la rattrapa vite. Posa son museau sur son épaule, lui mordillant les cheveux.

Alors elle s'arrêta et se mit tout contre l'animal. L'obligea,

d'une main, à s'agenouiller, comme un chameau. Et s'installa à califourchon sur le large dos noir.

Le bruit des sabots. Le grincement des limons sur le gravier. Le souffle réconfortant du cheval. Le vent. Qui ne savait rien. N'avait rien vu.

C'était au milieu de la journée. Le cheval et la femme, après avoir descendu le flanc raide de la montagne, étaient arrivés à une grande ferme. Une large allée de sorbiers allait de la grande maison de maître blanche jusqu'aux hangars peints en rouge. Deux de chaque côté jusqu'au débarcadère empierré.

Les arbres étaient déjà nus, portant des baies rouge sang. Les champs étaient jaunes, parsemés de flaques de neige et de glace. Le ciel se découvrit tout à coup. Mais il n'y avait toujours pas de soleil.

Celui qu'on appelait Tomas sortit de l'écurie au moment où le cheval et sa cavalière faisaient leur entrée dans la cour. Il resta planté comme un piquet à la vue des limons vides et de la femme échevelée aux vêtements ensanglantés.

Lentement elle se laissa glisser à terre sans le regarder. Puis, chancelante, elle monta pas à pas le large escalier d'entrée de la maison. Ouvrit un des battants de la porte. Restait, de dos, en pleine lumière. Puis se retourna brusquement. Comme si elle avait peur de son ombre.

Tomas courut après elle. Elle restait là, entre la lumière chaude de la maison et celle du dehors aux froides ombres bleutées venues de la montagne.

Elle n'avait plus de visage.

Il y eut un grand remue-ménage. Hommes et femmes accoururent. Tous les domestiques.

Mère Karen sortit d'un salon, claudiquant sur sa canne, le monocle pendant au bout d'un ruban brodé. Un éclair de verre essayant de mettre une note mutine.

La vieille dame trotta péniblement dans la grande entrée. Le regard doux et plein d'expérience. Savait-elle quelque chose ?

Tout le monde se pressait vers la femme devant la porte. Une servante toucha le bras blessé, voulant aider à enlever la veste déchirée. Mais elle fut repoussée.

Alors le silence fut brisé. Tout le monde se mit à parler en même temps. Les questions pleuvaient sur la femme sans visage.

Mais elle ne répondait pas. Ne voyait personne. N'avait pas de regard. Elle se contenta de prendre le bras de Tomas, le palefrenier, si brutalement qu'il en gémit. Puis elle vacilla vers celui qu'on appelait Anders. Un homme blond au menton volontaire. Un des fils adoptifs de la ferme. Elle le prit par le bras et l'entraîna, comme l'autre, avec elle. Sans dire mot.

Les deux chevaux restés à l'écurie furent sellés. Le troisième n'avait pas de selle. Il était épuisé et en nage après sa course en montagne. On le libéra de ses limons, on le bichonna et on lui donna de l'eau.

La grosse tête du cheval restait dans le seau, prenant son temps. Les humains n'avaient qu'à attendre. Il buvait à grandes gorgées. De temps en temps, il rejetait sa crinière et son regard allait de l'un vers l'autre.

La femme ne voulait ni se changer ni se laisser panser. Elle sauta en selle. Tomas lui tendit un manteau de drap qu'elle enfila. Elle n'avait toujours pas dit un mot.

Elle les conduisit à l'endroit où le traîneau avait dérapé. Les traces ne laissaient aucun doute. Le sol rasé, les buissons cassés, la bruyère arrachée. Ils savaient tous ce qu'il y avait au bout de la pente. Le ravin. La chute du torrent. Le précipice. Le gouffre. Le traîneau.

Ils allèrent chercher des renforts et firent des recherches dans le torrent bouillonnant. Mais ne trouvèrent rien d'autre que les débris d'un traîneau aux attaches usées.

La femme restait muette.

Les yeux de l'Éternel gardent la science, mais Il confond les paroles du perfide.

(Proverbes de Salomon, 22, 12)

Dina devait conduire Jacob, son mari, dont le pied était pris par la gangrène, chez le médecin, de l'autre côté de la montagne. On était en novembre. Elle était la seule à pouvoir maîtriser le jeune cheval fougueux. Le plus rapide. Il fallait faire vite. Le chemin était mauvais et verglacé.

Le pied de Jacob commençait à sentir mauvais. L'odeur en avait depuis longtemps envahi la chambre. La cuisinière la percevait jusque dans le garde-manger. L'horreur s'était installée entre les murs. L'angoisse.

Personne à Reinsnes ne dit mot sur l'odeur qui se dégageait du pied de Jacob. Tout au moins avant sa mort. Personne ne dit mot quand Lucifer, le cheval, retourna à la ferme les limons vides.

Ailleurs, les langues allaient bon train. Avec incrédulité et effarement. De ferme en ferme. Au sein des foyers de Strandstedet et le long de la côte. Chez le pasteur. De bouche à oreille et dans le plus grand secret.

On parlait de Dina, la jeune maîtresse de Reinsnes, la fille unique du commissaire de police Holm. C'était un vrai garçon manqué, folle de chevaux. Même après son mariage. C'était un bien triste sort que le sien.

On ne se lassait pas de raconter l'histoire. Elle était partie à toute allure, faisant voler les pierres sous le traîneau. Comme une sorcière. Malgré cela Jacob Grønelv n'était pas arrivé chez le docteur. Et maintenant il n'était plus.

Le bon et généreux Jacob qui ne refusait jamais de travail à personne. Le fils de Mère Karen, venu tout jeune à Reinsnes.

Mort ! Un tel malheur semblait incompréhensible. En général, la fatalité voulait que les gens se noient ou se perdent en mer. À cela on ne pouvait rien. Mais une fin pareille était l'œuvre du diable. D'abord la gangrène à la suite d'une fracture. Et pour finir le traîneau culbutant dans le torrent !

Dina avait perdu la parole et Mère Karen pleurait. Le fils que Jacob avait eu d'un premier mariage, maintenant orphelin, errait dans Copenhague. Lucifer ne supportait plus la vue d'un traîneau.

Les représentants des autorités vinrent à la ferme pour enquêter sur les événements qui avaient conduit au décès. On devait tout dire, surtout ne rien cacher.

Le père de Dina, le commissaire de police, avait amené avec lui deux témoins et un registre. Il déclara avec fermeté qu'il n'était pas là en qualité de père, mais comme représentant des autorités judiciaires.

Mère Karen n'y voyait guère de différence, mais elle n'en dit rien.

Personne n'arriva à faire descendre Dina. Comme elle était grande et relativement forte, on n'osait pas risquer un incident en employant la force. Il fut donc décidé que l'interrogatoire se passerait à l'étage.

On installa des chaises supplémentaires. Et le rideau du lit à baldaquin fut soigneusement épousseté. Une lourde étoffe mordorée à grands ramages. Achetée à Hambourg à l'occasion du mariage de Dina et de Jacob.

Oline et Mère Karen avaient essayé de faire la toilette de la jeune femme, afin de lui donner une allure plus convenable.

Oline lui confectionnait des tisanes fortement sucrées et enrichies de crème. Son remède universel aussi bien contre le scorbut que la stérilité. Mère Karen lui prodiguait des encouragements, brossait ses cheveux, se montrait discrètement aux petits soins.

Les servantes faisaient ce qu'on leur demandait, le regard effaré et fuyant.

Les mots ne sortaient pas. La bouche de Dina les formait mais le son ne suivait pas. Les autorités essayèrent toutes les méthodes.

Pour commencer, le commissaire prit une voix grave et neutre en regardant Dina droit dans ses yeux gris clair. Il aurait tout aussi bien pu regarder dans un verre d'eau.

Les témoins firent aussi quelques essais. Assis ou debout. Avec compassion ou avec autorité.

À la fin, Dina cacha sa tête brune ébouriffée dans ses bras. Elle émit un gémissement de chien à demi étranglé.

Les représentants des autorités, gênés, se retirèrent dans le salon. Pour discuter et se mettre d'accord. Sur le lieu de l'accident. Sur l'attitude de la jeune femme.

Ils en conclurent que cet accident était une tragédie pour toute la paroisse. Que Dina Grønely était folle de chagrin. Qu'il fallait la considérer comme irresponsable et qu'elle avait perdu l'usage de la parole sous le choc.

Ils en conclurent aussi qu'elle avait conduit aussi vite que possible pour amener son mari chez le médecin. Qu'elle avait dû prendre le tournant près du pont à trop grande allure, ou bien que le cheval s'était emballé et que les courroies avaient craqué. Toutes les deux.

Tout ceci fut soigneusement inscrit dans le registre.

Au début, on ne retrouva pas le cadavre. On disait qu'il avait dû être entraîné vers la mer. Mais on ne comprenait pas comment. Car, avant d'atteindre la mer, il y avait bien dix kilomètres de vase et d'herbes dans le lit du torrent. Et aussi de pierres qui pouvaient retenir un corps.

Au grand désespoir de Mère Karen, les recherches furent petit à petit abandonnées.

Au bout d'un mois, un journalier qui venait à la ferme prétendit que le cadavre se trouvait dans « le Petit Bassin ». Une sorte de petite digue un peu en aval du gouffre. Jacob gisait là, recroquevillé sur une pierre. Raide comme du bois. Gonflé et bien mal en point, disait-il.

Effectivement, le journalier avait raison.

Les pluies d'automne ayant cessé, le niveau des eaux avait baissé. Et, par une journée sans nuage du début de décembre, le corps du malheureux Jacob Grønelt remonta à la surface. Juste devant le vieux journalier qui s'en allait par-delà les montagnes travailler dans une autre ferme.

Depuis, le bruit courait que le journalier était clairvoyant. Et même, qu'il l'avait toujours été. Cela lui assura une vieillesse heureuse. Parce que personne ne désirait être en mauvais termes avec un homme clairvoyant, tout journalier qu'il fût.

Dina était dans la salle, la plus grande pièce à l'étage. Tous rideaux tirés. Au début, elle n'allait même pas à l'écurie voir son cheval.

On la laissa en paix.

Mère Karen cessa de pleurer, simplement parce qu'elle n'en avait plus le temps. Elle avait dû faire face aux obligations des maîtres de maison. Morts tous les deux, en quelque sorte.

Dina était assise près d'une table en noyer et regardait fixement devant elle. Personne, au fait, ne savait ce qu'elle faisait. Elle n'avait aucun confident.

Les partitions de musique, auparavant empilées autour du lit, elle les avait rangées dans le placard. Chaque fois qu'on en ouvrait la porte, elles étaient balayées par les longues robes.

Dans la salle, les ombres étaient profondes. Dans un coin, un violoncelle prenait la poussière. Personne n'y avait touché depuis le jour où Jacob avait été mis sur le traîneau.

Un solide lit à baldaquin aux tentures généreuses prenait une bonne partie de la pièce. Il était si haut qu'on pouvait, tout en restant couché sur les coussins, voir le détroit à travers les fenêtres. On pouvait aussi se voir dans la grande psyché au cadre laqué de noir.

Le grand poêle rond ronflait nuit et jour. Derrière, un paravent sur lequel étaient brodés Lédà et le Cygne dans une étreinte érotique. Des ailes et des bras. Et la chevelure blonde de Lédà qui la recouvrait pudiquement.

Tea, la servante, montait du bois quatre fois par jour. Malgré cela, il en restait tout juste assez pour passer la nuit.

Personne ne savait quand Dina dormait, ni même si elle dormait. Elle déambulait nuit et jour, chaussée de souliers de voyage aux talons ferrés. D'un mur à l'autre. Elle tenait toute la maison éveillée.

Tea rapportait que la grande Bible noire, dont Dina avait hérité de sa mère, restait toujours ouverte.

De temps à autre, la jeune maîtresse riait sourdement. Ce n'était pas beau à entendre. Tea ne pouvait pas dire si elle se moquait des textes sacrés, ou si elle avait autre chose en tête...

Quelquefois, elle refermait les pages avec rage et repoussait le livre comme elle l'aurait fait avec un déchet de viande d'abattage.

Jacob ne fut enterré que sept jours après qu'on l'eut retrouvé. À la mi-décembre. Il y avait tant de préparatifs à faire. Tant de gens à inviter. La famille, les amis, les relations importantes, tous devaient être priés d'assister aux funérailles. En fait, le froid persistait et le cadavre mutilé et gorgé d'eau pouvait se conserver dans le fenil. Par ailleurs il fallut y aller à la barre à mine et au pic pour creuser la tombe.

La lune envoyait des signaux à travers les lucarnes et contemplait d'un œil stérile le destin de Jacob. Ne faisant aucune différence entre vivants et morts. Décorant de blanc et d'argent le sol du fenil. Et en dessous, le foin, symbole de chaleur et de satiété, de canicule et de délices.

À l'aube d'un matin, ils s'habillèrent pour l'enterrement. Les bateaux étaient fin prêts. Un silence pieux inhabituel régnait dans la maison. Personne ne comptait sur la venue du jour à cette saison. Mais la lune prêtait assistance.

Dina s'appuyait à l'encadrement de la fenêtre, se faisant d'acier, quand on vint pour l'aider à revêtir les vêtements noirs confectionnés pour l'enterrement. Elle avait refusé de les essayer.

Elle paraissait se concentrer sur chaque muscle, chaque pensée. Elle présentait un corps impassible aux sévères femmes en deuil.

Au début, elles ne lâchèrent pas prise. Il fallait qu'elle se change. Il fallait qu'elle suive l'enterrement. Toute autre chose était impensable. Mais elles durent se rendre à l'évidence. À l'aide de sons gutturaux inhumains, elle leur fit comprendre qu'elle n'était pas en état de jouer le rôle de la veuve à l'enterrement. Justement pas ce jour-là.

Les femmes sortirent de la chambre, effarées. L'une après l'autre. La plus âgée en dernier. Toute prête à excuser et à expliquer. Aux tantes, aux dames, aux autres épouses, et – surtout – au commissaire, le père de Dina.

Il fut le pire à convaincre. Il entra en trombe dans la chambre de Dina, sans frapper. La secoua et la gronda, et, avec une fermeté toute paternelle lui envoya une gifle tout en déversant un flot d'invectives.

La vieille dame dut intervenir. Quelques témoins assistaient à la scène, les yeux baissés.

C'est alors que Dina poussa à nouveau ses cris de bête. Tout en battant des bras et en s'arrachant les cheveux. Une atmosphère incompréhensible emplissait la pièce. Un halo de folie encerclait la jeune femme dépenaillée, la chevelure en désordre et les yeux hagards.

Ce cri rappelait au commissaire un événement qu'il n'avait jamais oublié. Qui le poursuivait nuit et jour. À travers ses rêves et jusque dans ses moindres occupations. Un événement qui, treize ans après, l'obligeait encore à chercher, sans trouver, quelqu'un ou quelque chose sur lesquels faire passer son désespoir.

Les témoins de la scène trouvaient que le père de Dina se montrait bien dur. Mais évidemment, il était inconvenant qu'une si jeune femme ne fasse pas ce que l'on attendait d'elle.

À la fin, elle les eut à l'usure. On décida qu'elle était trop malade pour assister à l'enterrement de son époux. Mère Karen le décréta bien haut et sans détours. « Dina Grønely est si malade et déprimée qu'elle ne tient pas debout. Elle pleure tout le temps. Et il est arrivé une chose terrible, elle a perdu l'usage de la parole. »

D'abord on entendit le son étouffé des voix de ceux qui embarquaient. Puis vint le grincement du bois contre

le métal quand on cala le cercueil entre les branches de genévrier qui décoraient le bateau et les femmes en deuil, éplorées. Puis les sons et les voix se figèrent sur l'eau comme une mince couche de glace longeant la côte. Et se perdirent entre la mer et les montagnes. Ensuite le silence enveloppa la ferme, comme si c'était cette dernière qui conduisait le deuil. La maison retenait sa respiration. Laissait échapper un léger soupir entre ses solives, de temps à autre. Une maigre et triste plainte pour rendre un dernier hommage à Jacob.

Les œillets roses en papier glacé tremblotaient dans la brise du fjord entre les branches de sapin et de genévrier. Il était inutile d'aller plus vite avec un pareil fardeau. La mort et son irréel décor prenaient leur temps. Ce n'était pas Lucifer qui était attelé aujourd'hui. Et ce n'était pas Dina qui tenait les rênes. Le cercueil était lourd. Ils l'avaient bien senti, ceux qui l'avaient porté. C'était aussi le seul moyen pour transporter un tel fardeau jusqu'à l'église.

Six paires de rames grinçaient dans leurs tolets, la voile pendait mollement au mât, refusant de se gonfler. Des nuages gris-blanc passaient lentement. Une humidité glaciale s'installait petit à petit.

Les bateaux se suivaient les uns après les autres. Un défilé triomphal en l'honneur de Jacob Grønelt. Les mâts et les avirons pointaient vers la mer et vers le ciel. Les rubans des couronnes voltigeaient. Le temps de leur parade était limité.

Mère Karen ressemblait à un vieux drap jauni. Bordé de dentelles, il est vrai.

Les servantes avaient des allures de balles de laine mouillées, dans le vent.

Les hommes ramaient et avaient tellement chaud que la sueur dégoulinait derrière les moustaches et les barbes. Ils ramaient en mesure.

À Reinsnes, tout était prêt. Les canapés tartinés sur de grands plats. Les gâteaux étaient mis en réserve dans des boîtes posées sur le sol de la cave et, recouverts d'un linge, sur les étagères du garde-manger.

Verres et tasses étaient soigneusement alignés sur toutes les tables et dans l'office sous des serviettes de lin brodées des initiales de Dina Grønelt et d'Ingeborg Grønelt. On avait été obligé de se servir des trousseaux des deux épouses de Jacob Grønelt. Les verres avaient été astiqués sous la direction d'Oline.

On attendait beaucoup de monde après l'enterrement.

Dina chauffait avec rage, bien que les roses de glace sur les vitres aient fondu. Son visage, gris le matin même, reprenait couleur petit à petit.

Elle allait et venait avec impatience, un petit sourire aux lèvres. Quand la pendule sonna, elle leva la tête comme un animal aux aguets.

Tomas laissa tomber sa brassée de bois dans le récipient de fer forgé, avec le moins de bruit possible. Puis il enleva son bonnet et le serra, gêné, entre ses grosses mains. Follement intimidé parce qu'il se trouvait dans la salle, avec le lit à baldaquin et le violoncelle, là où dormait Dina.

« Mère Karen m'a demandé d'être resté pendant qu'ils autres ils accompagnent le Jacob à sa dernière demeure, murmura-t-il. C'est pour aider la Dina si elle a besoin de moi », ajouta-t-il.

Il ne dit pas que le commissaire et Mère Karen avaient de préférence choisi le solide gaillard qu'il était pour empêcher Dina de faire un malheur pendant leur absence.

Elle restait debout devant la fenêtre, ne daignant même pas se retourner.

La lune ressemblait à un pâle fantôme. Un avorton de jour essayait sans succès de percer vers le nord et vers l'ouest. Mais les vitres restaient noires.

Le garçon remit son bonnet et s'en alla, se croyant indésirable.

Mais quand le cortège fut loin sur le fjord, Tomas revint dans la salle, cette fois avec une carafe d'eau fraîche. « Si madame voulait bien se servir. » Puis, comme elle ne remerciait pas et ne faisait même pas mine de le voir, il posa la carafe sur la table près de la porte et se retournant vers elle : « Madame n'veut pas d'mon aide l'jour de l'enterrement », dit-il tout bas.

Elle sembla tout à coup se réveiller. Rapidement, elle avança vers lui et se colla contre lui, le dépassant d'une demi-tête.

Puis elle leva la main et passa ses longs doigts sur son visage. Comme une aveugle.

Il eut la sensation d'étouffer. Il oubliait de respirer. Si près ! Il n'arrivait pas à saisir ce qu'elle voulait. Elle était là, tout contre lui, l'étourdissant de son parfum. Tandis qu'elle suivait de son index les lignes de son visage.

Lentement, il devint rouge. Et il ne pouvait plus la regarder. Il sentait son regard en attente. Il rassembla brusquement tout son courage et la fixa.

Elle inclina la tête, le questionnant des yeux.

Il hocha la tête – juste pour répondre – pensant prendre la porte.

C'est alors qu'elle sourit et se pressa encore plus contre lui. De deux doigts de la main gauche, elle commença à déboutonner son gilet usé.

Il recula de deux pas vers la porte. Il ne savait plus quelle contenance prendre, sans risquer d'être étouffé, ou brûlé vivif ou de disparaître de la surface de la terre.

Elle s'arrêta une seconde et renifla l'odeur d'écurie qui émanait de lui. Les narines dilatées. Et vibrantes !

Alors il acquiesça à nouveau. Avec désespoir.

Cela devenait intenable. Le temps s'était arrêté ! Tout à coup, il se baissa pour ouvrir la porte du poêle et y jeter une bûche. Il rajouta trois branches de bouleau humides et crépitantes.

Se relever et rencontrer son regard demanda une force surhumaine.

Brusquement il sentit sa bouche sur la sienne. Ses bras s'agrippaient à lui comme des branches de saule pleines de sève printanière. Son parfum était si fort qu'il ferma les yeux.

Il n'aurait jamais pu imaginer chose pareille. Même dans ses rêves les plus fous, sous la couverture usée, dans la chambre des garçons de ferme. Et voilà où il en était maintenant, ne pouvant que se laisser faire.

Les couleurs des broderies de son peignoir, les murs dorés décorés de guirlandes peintes, le plafond aux épaisses solives, les rideaux rouge sang, tout vacillait. Les étoffes se perdaient dans les étoffes. Les membres s'emmêlaient. Les mouvements, les meubles, l'air, les épidermes.

Il se trouvait dans un état second. Et, cependant, présent.

L'odeur et le bruit sourd de corps en mouvement. La force d'une double respiration.

Les mains posées sur sa poitrine, elle le déboutonnait, lui enlevait ses vêtements un par un. Comme si elle n'avait jamais fait que cela.

Il se voûta, laissant pendre ses bras. Comme s'il avait honte de ses sous-vêtements pas très nets et des trois boutons manquant à sa chemise. En vérité, il ne savait plus où il était, ni comment il y était parvenu, ni ce qu'il était en train de faire.

Elle embrassa le garçon nu, ouvrit son peignoir et l'y enferma contre son grand corps ferme.

Il s'échauffa et reprit courage. Ressentant comme une

douleur physique les étincelles de sa peau contre la sienne. Il avait la chair de poule.

Il restait les yeux fermés, mais cependant percevait chaque courbe, chaque pose du grand corps blanc, à en perdre la raison.

Quand ils furent nus tous les deux, assis sur la peau de mouton devant le poêle en fonte, il crut qu'elle allait parler. Il était étourdi de gêne et de désir. Les sept bougies du candélabre sur la table de toilette l'effrayaient, comme si elles étaient un présage de l'enfer. La lumière clignotante dans la glace reflétait leur image.

Elle commença par fouiller le corps du garçon. Au début avec une certaine douceur. Puis de plus en plus follement. Comme poussée par un appétit insatiable.

D'abord il eut peur. Il n'avait jamais été en présence d'une telle faim. Finalement, hoquetant, il se renversa sur la couche. La laissant verser de l'huile sur un brasier plus puissant qu'il ne l'avait imaginé.

Par éclairs il revenait à lui et se rendait compte qu'il la serrait contre lui et faisait des gestes jusqu'ici inconnus. L'atmosphère était saturée de féminité.

Sa peur était énorme, comme la mer. Mais son désir aussi puissant que le ciel tout entier.

Au cimetière le cercueil contenant la dépouille de Jacob Grønely, armateur et propriétaire, fut descendu dans la fosse, orné de ses fleurs en papier glacé.

Le pasteur dans son sermon fit ce qu'il put pour assurer à Jacob une place au paradis – sachant fort bien que, tout brave homme qu'il eût été, Jacob n'avait rien eu d'un enfant de chœur. Et cela malgré sa triste fin.

Certains dans le cortège ressentait un vrai chagrin. D'autres pensaient au temps qu'il fallait pour le retour. D'autres étaient juste présents, écoutant à moitié. Tout le monde avait très froid.

Le pasteur récita les formules rituelles et jeta ses petits tas de terre parcimonieux au nom du Père. Et la cérémonie fut terminée.

Les hommes aux visages sérieux et ravinés pensaient au punch. Les femmes aux yeux noyés pensaient aux canapés. Les servantes pleuraient à chaudes larmes. Tout compte fait, l'homme couché dans le cercueil avait été un bon maître.

La vieille dame était encore plus pâle et plus transparente qu'à l'aller. Les yeux secs sous son châle noir à franges elle s'appuyait sur Anders et le commissaire. Tous deux avaient le chapeau à la main.

Le psaume était interminable et pas très mélodieux. On le percevait à peine jusqu'au moment où le sacristain l'entonna de sa rude voix de basse. Il était toujours là pour sauver la situation, le sacristain.

Dans la salle, tous rideaux tirés, le garçon de ferme Tomas était en flammes. À la fois au paradis et en enfer. Mais bien vivant.

Les vitres et la glace étaient recouvertes de buée. Une odeur forte régnait, imprégnant les épidermes, les coussins, les rideaux.

Le palefrenier Tomas prenait possession de la salle, comme Jacob Grøneltv l'avait fait quand la veuve de Reinsnes lui en avait ouvert la porte.

La veuve s'appelait Ingeborg. Elle mourut un jour où elle se baissait pour caresser le chat. Maintenant elle allait avoir de la compagnie, là où elle était.

La salle n'était qu'halètements, peaux et chaleur. Le sang battait dans les artères. Aux tempes. Les corps étaient

comme des chevaux lancés dans les steppes. Ils chevauchaient vers l'infini. La femme était déjà une cavalière habile. Mais il la suivait de près. Les planchers grinçaient, les poutres gémissaient.

Les portraits de famille et les tableaux oscillaient légèrement dans leurs cadres ovales noirs. Les draps du lit restaient secs et abandonnés. Le poêle cessa de ronfler, restant dans son coin, sans vergogne, aux écoutes.

En bas, les verres et les canapés étaient posés en file d'attente interminable. Attendant quoi ? Attendant que Dina, la maîtresse de Reinsnes, arrive en glissant sur la rampe de l'escalier. Nue, ses cheveux noirs déployés comme un parapluie à moitié ouvert sur son grand corps parfumé ? Oui, justement !

Lui descendit l'escalier en courant derrière, entortillé dans un drap à dentelles, les jambes poilues, les gros orteils aux ongles sales. Il sentait la terre nouvellement labourée, à tel point que l'atmosphère vertueuse de la pièce sembla s'en offusquer.

Ils emportèrent des canapés et du vin. Un grand verre et une grande carafe. Un canapé chipé par-ci par-là sur les plats afin que personne ne s'en aperçoive. Ils jouaient à voler des nourritures défendues.

Avec adresse, Dina comblait tous les trous de ses doigts agiles qui sentaient le poisson et la terre salée. À la fin, elle recouvrit le tout du linge brodé d'initiales.

Ils se glissèrent comme des voleurs jusque dans la salle. S'installèrent sur la peau de mouton devant le poêle. Tomas en ouvrit les deux portes.

Léda et le cygne n'étaient qu'une pâle réplique du couple. Le vin pétillait.

Dina mangeait goulûment le saumon fumé et la viande salée. Le pain s'émiettait sur ses seins fermes et sur son ventre rond.

Tomas, se trouvant en présence de sa maîtresse, essayait

de garder de bonnes manières. Mais il buvait des yeux le corps de Dina, soupirant, l'eau à la bouche.

Leurs yeux brillaient au-dessus du verre commun. Il était monté sur un très haut pied vert. C'était un cadeau de mariage fait à Ingeborg et son premier mari. Il n'était pas de très bonne qualité. Il datait de l'époque précédant la richesse venue des grands chalutiers, de la morue séchée et du grand commerce avec Trondheim et Bergen.

Bien avant le retour du cortège, ils rangèrent le verre et le reste du vin au plus profond du placard.

Deux enfants, l'un terrorisé et l'autre plein d'initiatives, avaient joué un tour aux adultes. Le jeu de dés chinois de Jacob regagna son étui de soie. Toutes les traces furent effacées.

Enfin Tomas se retrouva rhabillé et bonnet à la main devant la porte. Elle griffonna quelques mots sur l'ardoise qu'elle avait toujours à portée de la main et le laissa lire avant d'effacer soigneusement d'une main ferme.

Il acquiesça et regarda nerveusement par la fenêtre. Écouta pour guetter le bruit des avirons. Crut les entendre. Et tout à coup comprit ce qu'il venait de faire. En endossa toute la responsabilité. Il sentait déjà la colère du Seigneur déferler sur ses épaules. Comme des coups de fouet. La bouche de Tomas tremblait. Mais il n'éprouvait aucun repentir.

Quand il se retrouva sur le palier sombre, il savait qu'il n'était plus protégé par personne. Tel un gladiateur, il tiendrait tête avec fierté. Et cela pour une seule et unique aventure ! Dépasant les limites du descriptible !

Il se savait condamné à coucher sur une paille, mois après mois. Où il continuerait à sentir l'haleine de la femme sur son visage. Couché, les yeux ouverts, revivant tout. La salle. Les odeurs.

Et l'ardeur de sa jeunesse, dans son rêve, fera se soulever la mince couverture.

Il se savait aussi condamné à la vision du cercueil de Jacob. Se balançant entre eux. Et à toutes ces impressions qui iraient se fondre en une seule grande vague qui l'enverrait dans les étoiles.

Il ne pourrait alors empêcher le flot de s'écouler sur sa pauvre paillasse.

Dina était pâle de poudre, et calme, quand les bateaux accostèrent. Elle était au lit, évitant ainsi de se montrer aux invités.

Mère Karen donna des nouvelles de Dina en descendant de la salle. Sa voix était de miel aux oreilles du commissaire. Elle se mêlait agréablement à la chaleur du punch.

La gravité de la situation, le chagrin même, étaient maintenant plus faciles à supporter, une fois les derniers devoirs rendus à Jacob. Le calme, avec le retour aux choses pratiques, s'installa lentement dans les conversations, au cours de la soirée.

Tout le monde partit tôt comme il est convenable de le faire en pareille circonstance.

Dina se leva et fit une patience sur la table en noyer. Elle réussit au troisième essai. Alors elle soupira, et émit un bâillement.